

**Zeitschrift:** Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

**Herausgeber:** Schweizerische Verkehrszentrale

**Band:** 60 (1987)

**Heft:** 8: Ville de Lausanne : une belle paysanne qui a fait ses humanités = eine hübsche Bäuerin mit höherer Bildung = una graziosa contadina che ha superato i suoi esami di maturità = a pretty peasant girl who has matriculated

**Artikel:** Bar Brasserie Bistrot = Kneipe Spunte Beiz

**Autor:** Péclat, Pierre-Louis

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-773740>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 09.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Bar Brasserie Bistrot



23 Au début du siècle, «Grütli» était aussi le titre du journal socialiste, dont l'éditeur était en même temps le tenancier du café

23 «Grütli» hieß zu Anfang des Jahrhunderts auch die Zeitung der Sozialisten, deren Herausgeber gleichzeitig «Grütli»-Wirt war

23 «Grütli» era infatti il nome del giornale socialista d'inizio secolo; il suo editore era al tempo stesso l'oste del «Grütli»

23 The tradition of the Café du Grütli is based on its political history. «Grütli» was also the name of the Socialist newspaper

Vous croyez que c'est simple d'aller au café. On en voit un sur son chemin. Il suffit d'entrer. C'est partout comme ça, dans la civilisation des cafés. Alors boire un verre. Le vin, la bière, les alcools. Les mots se sont brassés. Le café recouvre à peu près tous les genres de débits où l'on boit: bar, brasserie, pinte, cabaret, bistrot, caboulot, chacun poste le long du sentier de la libération associative.

Il paraît que je connais les cafés. Mentirai-je en ne crachant pas à leurs vitrines l'amour essoufflé que j'y brosse pour l'ombre et la lumière qu'ils me donnent? Attention au mythe! Mais j'aime bien les mythes.

L'expérience, etc. On m'a demandé si je voulais, si les cafés... On en parlait en mal. Assez longtemps. Les cafés? Pas n'importe lesquels. Trop faciles! Les cafés lausannois. Uniquement. Mémoire de se fabriquer des ennemis. Simple et efficace. Même insolentement. Pourfendu par ceux qui n'auront pas été cités. Plus sûrement par leurs adeptes.

Ici, les cafés ne sont ni plus ni moins qu'aillères. Vous savez: quantité, qualité, tout bazar. A parler franc, je les trouverais plutôt moins.

La grande perte, la disparition. Stop. J'ai déjà mis ailleurs du bonme sur les disparus. Il y en a à pleurer, à gémir. Ajoutez les verbes en rapport avec la corde alcool-sentimentale.

Ce qu'on peut s'attendre! Pas un jour que la presse et son jynax compte le monde politique et déplorait les méfaits de l'alcoolisme. Pensez à ces buveurs stéiellots que le vin d'Algérie était doucement au son d'un accordéon. — Et puis, ce n'est pas un instrument ça! Et les jeunes gens, ces pauvres jeunes gens, si c'est pas maureaux! Ils vivaient en bis bière que parce qu'elle coûte moins cher que les boissons sans alcool. Autrement, il est sûr que... Pif! Pa! Bou!

Comme dit souvent un magnifique théâtrien de mes amis: «Dieu reconnaît ses siens.» (C'est à seule fin de ne pas en froisser la modestie que j'évite ici de le nommer.) Et la puissance de l'imagination? Tenez! Connaissiez-vous Kiki? Kiki sait presque toutes les chansons sur le bout des doigts. Bataillon, il se présente ainsi: Son savoir est profond des cafés de Genève. Il est genevois tout entier. Le pittoresque le piège facilement. Il est venu en poursuivre la quête avant Pâques à Lausanne; en promenant. Bonhomme, jeune et efféché bonheur, petite charisme, vient avec lui en vacances. Une amie nous a présentés: «Ah! quand vous connaîtrez Kiki!» La rencontre fut au Grütli, un café situé au bas de la rue de la Mercerie. Le Grütli, c'était aussi le nom d'un journal socialiste. Au début de ce siècle, journal et café partageaient l'adresse et le patron. En voilà un, dira-t-on, qui menait de front l'assommoir et le moyen de s'en débarrasser. Je n'ai pas si loin pénétré cette histoire. Comme beaucoup de cafés lausannois, le Grütli prit quelquefois le visage de ma famille; je le dis sans insister. Cependant, je me rappelle avec plaisir les Noël passés dans la grande salle du premier étage, chez tante Marcelle et oncle Eliot, sur le champ d'un monde familial si nombreux que j'écouais du mal à reconnaître chacun des siviages qui le composaient; et toutes ces figures me témoignaient une douce débouaivreté. C'était oncle ou la demi-sœur, cousins du dimanche, cousines germanes, ou même simples oncles; liés du ministre plus ou moins lâché avec la «profession». Je retrouvai toujours la même débouaivreté. «Pierre-Louis!» me disait un cousin tout en noyant ses cordes vocales dans un sanglot — c'est le plus beau métier du monde!». J'imagine assez bien, l'attant d'autres démons ne m'ayant pas définitivement tourné la tête, m'être consacré sur l'autel où le génie familial semble avoir exposé ses meilleurs fruits. J'étais qu'il m'en fût de mauvais. Mon père dit que, si j'avais embrassé la «profession», celle-ci m'eût assez vite trompé.

«On ne vous demande pas des morceaux d'autobiographie! Les cafés, parlez-nous des cafés! C'est tout.»

Quelles sont ces voix? Comment voulez-vous que je vous serve de la maîtresse à café sans m'habiller moi-même? L'usage de subterfuge, en la circonstance, me serait pénible. Alors... de la vérité! nue, criailleuse, belle comme une fille, écarante comme un cognac aux enfers, amère comme un bilier, bonne comme tous les vins du monde! — Haha! du calme. Une vérité.

Nous en étions à Kiki rencontré ou Grütli. Il manque un peu de méthode à tout cela. C'est de la parole; discussion de peu d'envergure, dit un dictionnaire; de la parole au

«Au café... très bien, très bien... Avec-vous pensé quelle impression vous feriez à nos hôtes, dans une resse qui leur est destinée, avec un tel charabia?» Et le charme du charabia? Ne convient-il pas de laisser à nos hôtes l'invasion d'un peu de nonne de ce qui constitue un petit rien des émotions diverses qui naissent et meurent autour des tables, au comptoir ou sous les banquettes des cafés, qu'ils soient happés en à la mode, exotiques ou de l'étranger, du centre ou des quartiers de Lausanne? Et même, peut-on m'imputer à charabia? — Des phrases simples, un vocabulaire à l'excès limité...

Nous sommes donc allés à la rencontre de Kiki. Au Grütli. Il y avait bien du monde. La clientèle s'y mélange plus qu'avant. Cet avant-ci fut le temps des années soixante à huitante et quelques, celui de Jacqueline et d'André de Tannhäuser, si bon qu'il est fait aimer. J'ai à jeter dehors le client peu conforme au modèle qu'établissait son humeur, dont je ne souffris jamais; et les bonnis bénéficiaient souvent d'une amnistie. Ce temps-là fut — mais c'était avant la restauration de la maison et du café — ce temps-là fut aussi celui de Denise qui venait à motolette et jouait de l'accordéon sur un petit podium. Elle avait mis au point un arrangement de l'ouverture de Tannhäuser, si bon qu'il est fait aimer.

Wagner. En plus, le livre que Denise fit avec Anne Caméo sont mieux qu'un simple détour: lisez Le piano du pauvre. Kiki avait passé les jours précédents à explorer quartiers et bistrot, croisant ici ou là le reflet de l'adolescent d'autrefois qui faisait une visite à son oncle de Lausanne. Ces frilements du passé ne parurent pas l'effroyer, au contraire. Au-delà de la sixtième, Kiki a conservé la grâce de ses dix-sept ans.

Ce soir-là, il lui importait d'atteindre la gare du chemin de fer Lausanne-Echallens-Bercher, à Chauderon, avant que ne fût couché tout entier le soleil; qu'on le vit alors têter de rose les rondes cimes du Jura proche, puis plonger dans les rivières pleines d'écrasses, à peine plus lointaines, du Jura de la douce France... A tout prix surtout, nous devions entrer dans le «buffet», minuscule, de cette modeste gare avant qu'il ne disparût; d'abord le soir même, car on ferme à neuf heures; et puis assez bientôt puisque c'est un endroit voué à la démolition. Kiki, hier encore ou le matin même, avait marché sur le vieux plancher grinçant, il s'était réjouissant devant l'imense poêle garni de catelles — des carreaux de faïence, quoi... Voilà pourquoi, dans notre hasardage, nous avons trébuché sur la puissance de l'imagination! Car voici que nous étions à peine assis que Kiki requérait notre attention: son plancher n'était qu'un lissolium imitant un banal carrelage; la superbe faïence du poêle très ancien manquait; ce n'était qu'un poêle à mazout de la sorte la plus commune. En quelques heures Kiki s'était brosse un décor d'accord avec ses paroles où se croisent, s'églent, se mêlent gouaille, douceur et distinction. Il avait oublié la galerie des portraits, caricatures mises au mur de quelques générations de familles; j'imagine. La serveuse vint prendre la commande. On entend le train qui part pour le Gros-de-Vaud; il jouera au tram pour un moment sur l'avenue d'Echallens; il ne vate jamais un effet de surprise sur l'automobiliste peu habitué à rouler de ce

Pierre-Louis Péclat, auteur de ce texte, connaît les cafés de Lausanne. Non seulement parce qu'il est Lausannois et qu'il boit son vin de préférence dans les bistrot, mais aussi parce qu'il est issu d'une famille dans laquelle ont fleuri de nombreux cafetiers. Il a publié tout récemment Lausanne insolite.

# Kneipe Spunte Beiz



In ein Café zu gehen ist doch die einfachste Sache der Welt – denkt man. Da steht eines am Weg, und schon kehrt man ein. Das ist überall so in der Welt der Cafés. Genähmten wir ein Gläschen: Wein, Bier, Schnaps... Stimmungswort umgibt uns.

Der Begriff «Café» steht alle Sorten von Lokalen ab, in denen man die eine Sache tut: zechen. Sie heißen Bar, Kneipe, Spunte, Beiz. Hier in Lausanne sind die Cafés nicht schlechter und nicht besser als anderswo. Was zählt, hört man immer wieder, sei all dieser Kram seine Qualität und Quantität. Offen gestanden: Ich prüfe auf solche Kriterien.

Was zählt, sind ganz andere Dinge. Etwas: Der grosse Verlust, das Verschwinden der Lokale. Kein Tag vergeht, an dem die Presse nicht das Verschwinden eines Cafés bedauert; eines von der Sorte, das mit seinen heruntergekommenen Trinkern, mit der pfiffigen Ziehharmonika und dem erschlafften Bier so sympathisch war. Kein Tag vergeht, an dem die Presse nicht im gleichen Atemzug auf die schauerlichen Folgen des übermässigen Alkoholkonsums hinweist. Denken wir dabei doch an das Bild jenes Gewohnheitsstrickers, der seinen Durst in leiser Akkordmusik und algerischem Wein ertränkt. Und dann die Jugend, diese armen Leute, ist das nicht tragisch? Sie trinken nur Bier, weil es halt billiger ist als Wein.

Können Sie Kiki? Kiki, der fast alle Chansons aus dem Stregel kennt? Er ist ein Norw und vieles mehr. Kiki also ist nach Lausanne gekommen, um alle Cafés kennenzulernen: als Bummel, Spassmacher und – Trinker. Eine Freundin hatte uns schon vorgeschwärmt: «Ah, wenn Sie Kiki erst kennen...»

Wir trafen ihn also. Im Grütti. Das ist das Café an der Rue de la Mercerie. «Grütti» war auch der Name der Zeitung der Sozialisten. Anfang des Jahrhunderts hatten Café und Zeitung die gleiche Adresse und den gleichen Patron. «Einer», sagte man vom Patron, «der ein Lokal mit Leidenschaft führt und gleichzeitig die Gabe hat, es nicht finanziell zu tun.» Weil er daneben ja noch seine Zeitung hatte.

Wie so viele andere Cafés in Lausanne hatte auch das Grütti ab und zu ganz das Gesicht meiner Familie. Ich erinnere mich an so viele Wirtchaftsfeste im grossen Saal in der ersten Etage bei Tante Marcelle und Onkel Elvi, die einen nach dem andern unserer grossen Familie zur Begrüssung abküssten: Brüder und Schwestern, Nichten und Neffen, Onkel und Tanten, Halbbrüder und Halbschwester; am Schluss kamen auch auswärtige, die wir nur vom Hören-Sagen kannten.

Wir gingen also zum Treffen mit Kiki – ins «Grütti». Das Lokal war gut besucht. Möglich, dass die Kundschaft hier heute unterschiedlicher ist als früher. Mit «früher» meine ich die Zeit zwischen dem sechziger und achtziger Jahren. Die Zeit von Jacqueline und ihrem Mann, der öfters mal die Gäste auf die Strasse setzte, wenn sie keinen Sinn für seinen eigenartigen Humor hatten. Später dann wurde der Vettrieb wieder gütig aufgenommen. Diese Zeit – es war, bevor das Café und das Gebäude restauriert wurden – war auch die Zeit von Denise. Sie fuhr auf einem Moja und spielte abends auf der kleinen Bühne im «Grütti» Akkordon. Akolider Höhepunkt ihres Programms war die Ouverture zu

«Tannhäuser». Sie spielte sie so schön, dass man Wagner einfach leben musste.

Heute Abend wollte Kiki den Bahnhöf Chauderon besuchen, von wo aus der Zug nach Echallens-Bercher fährt. Es war schon am Einmischen, und wir mussten uns beeilen. Denn Kiki sollte das schlichte Bahnhöfchen um jedem Preis sehen, bevor es ganz verschunden ist. Das Buffet schliesst um neun Uhr. Und zudem ist dieser verträumte Ort, den man normalen Touristen vorenthält, dem Untergang geweiht.

Erst ging Kiki im «Chauderon» über den knirschtenden Fussboden und wärmte sich am mit Steingutkacheln verzierten Ofen auf. Und dann brach er plötzlich in schallendes Lachen aus. Weil der Holboden nichts anderes war als eine hülfige Linoleummimikry mit Holzmaserung. Und weil auch der Ofen kein richtiger, sondern nur eine Atrappe war. Kiki jedoch gewöhnte sich schnell an das hülfige Dekor. Er sprach bald so, wie es dem Raum entsprach. Er dichtete Geschichten zu den gezeichneten Köpfen an der Wand, die wie eine Abengelerde den kläglichen Raum zieren. Die Serrentochter fragte, was wir wollten, während der Zug Richtung Gros-de-Vaud abfuhr – um kurze Zeit später wie ein Tram auf der Strasse zu fahren und alle umklingenden Automobilisten zu erschrecken.

Kiki bestellte ein Glas Rotwein. Ich stihe auf Weissen. Weil er die Wurzeln vertreibt. «Einen Dreier Mont.» Im Klartext heisst das: Drei Deziliter Mont-sur-Rolle. Wir sitzen noch beim ersten Glas, jenen kleinen Ding, das in der ganzen Schweiz unter dem Namen «Waadtländerglas» bekannt ist, als Kiki der Serrentochter schon wieder ein Zeichen macht: noch ein Glas! Dazu hebt er den Zeigefinger. Ein höfliches Zeichen, dass das Glas noch einmal gefüllt werden soll. Für zwei Deziliter hebt man Zeigefinger und Mittelfinger, für drei dazu noch den Ringfinger. Darüber hinaus geht man nicht.

Kiki lernt noch andere Knipen kennen. Das Funis etwa, gegenüber der Kehrlichterbrennungsanlage und hinter des Heilsamer. «Funis» heisst es, weil niemand einst die Drahtseilbahn nach Lausanne-Signal hochging, von wo aus man die beste Sicht auf Lausanne und den Genfersee hat. 1948 wurde die Bahn eingestellt, das Buffet aber blieb. Darunter flusst der Fluss, der Fluss, der heute noch mehr zugedeckt ist als früher und in dem alle Anwohner von Lausanne fischen. Wir werden so schlecht bedient, dass wir fast verzweifeln. Dazu ist es so eng, dass wir uns wie in einem Zwinger fühlen. Aber der Wein hier ist köstlich. Vielleicht weil er auf dem hauseigenen Robberg wächst. An einem der Kneipenfenster sieht: «Ici, on pique-nique», hier kann man seine Mahlzeit von zu Hause mitnehmen. Eine seltene Inschrift! Sellen wie die Güte hier. Künstler wohnt und Philosoph. Das Glas ist leer. Suchen wir ein anderes Café! Es gäbe noch manches. Mehr als der Zeit Zeilen hat. Tant pis!

Pierre-Louis Péchal, der Autor dieses Textes, kennt die Cafés in Lausanne wie seine eigene Westentasche. Nicht nur, weil er Lausanner ist und seinen Wein am liebsten in den Kneipen trinkt, sondern auch weil er selbst einer Familie entspringt, die seit jeher Besitzern verschiedener Lausanner Cafés war – und immer noch ist. Sein neulich erschienenes Buch trägt den Titel «Lausanne insolite».

cité-ci. Je propose que nous buisions du vin blanc. Kiki ne le supporte pas. Le rouge, en revanche, lui convient; l'Algérie surtout. Il s'en commande un ballon. Les deux autres que nous sommes se désagacèrent les papilles avec du blanc: trois de mont! En clair: trois décilitres de vin blanc de Mont-sur-Rolle. Nous en sommes encore à notre premier gobélet, ce récipient connu dans tous les cantons sous le nom de verre caudais, que Kiki lève un index, signe à la toute courtoise servrice du renouvellement de son ballon. Pour deux décis, levez l'index et le majeur; pour trois, l'index, le majeur et l'annulaire. Au-delà, ça ne paraît pas convenable.

Kiki consomma une pincée de jours à ses explorations, seul ou accompagné de Beaubouina – non pas une chienne mais une invasion d'affection –, ou de sa logeuse – dame du même âge, un peu sourde, tire toujours de musique et de vin –, ou de toute autre personne capable de s'émonoir de petits riens, de bêtises même et tout autant de ce qu'on juge grandeur.

Le Funis, par exemple, tout près de l'usine d'incinération des ordures ménagères, mais aussi en face de La résidence, hôtellerie de l'armée du Salut. Le Funis, parce qu'il y avait tout à côté la station inférieure du funiculaire Lausanne-Signal, qui élevait les familles jusqu'au signal de Saucabélin, riche en vue. En 1949, cette sorte de rails n'étaient plus en faveur et ne rapportaient rien. La ligne fut fermée. Le café, ci-devant buffet du funiculaire, aujourd'hui nommé Funis ou Lausanne-Signal, est resté. Le Funis, c'est une rizière, a plus encore été reconstruit qu'aujourd'hui. Nous sommes sur la place du Vallon. On

vous sert à boire si doucement que vous en charivriez. C'est tout petit aussi. Allez, on y croitait, dans une cabane de trappeurs. Les clients en ont quelque poil la tronche. Bonsoir!

Depuis le vallon, laissez-vous glisser en pente douce jusqu'au dernier très vieux bâtiment. Une des fenêtres porte cette inscription: Ici on pique-nique. Assez rare pour être signalé, c'est le café des Artisans ou on trempera le pain dans une fondue de palais valaisans. Le meilleur vin de la maison coulé de même source. Ensuite il reste encore pas mal de stations; ces lignes n'y suffiront jamais. Il y a le Café Romand auquel n'attachent beaucoup de liens; – laissez-moi la pudeur de ne pas y aborder aujourd'hui, tant il en est qui le font. Vraiment, ces lignes n'y suffiront jamais. Tant pis!



25

24-29 Il y a à Lausanne plus de trois cents cafés où l'on sert des boissons alcoolisées. Beaucoup ont une ancienne renommée, notamment la Pinte Besson (25) au quartier Saint-Laurent, un des plus anciens quartiers de la ville, ou le café de Chauderon (26, 27) près de la gare du chemin de fer d'Echallens-Bercher, ou encore le café Romand (29), à la place Saint-François, très en vogue en ce moment

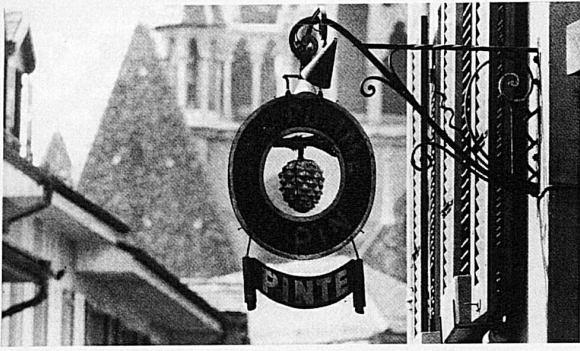
24-29 Die über 300 Gaststätten, in denen Alkohol ausgeschenkt wird, heissen allesamt «café». Viele haben eine grosse Tradition wie etwa die «Pinte Besson» (25) im Saint-Laurent-Quartier, einem der ältesten Stadtteile. Das Café im Bahnhofchen Chauderon (26, 27), wo der Zug nach Echallens und Bercher abfährt, ist eine richtige Quartierbeiz, das Café Romand (29) dagegen am Saint-François-Platz ist im Moment gross in Mode



26

27





28

24-29 Gli oltre 300 ritrovi che servono bevande alcoliche vengono tutti definiti con il termine di «café». Numerosi locali hanno alle spalle una lunga tradizione, come ad esempio la «Pinte Besson» (25) a Saint-Laurent, uno fra i quartieri più antichi della città. Il caffè della piccola stazione di Chauderon (26, 27), da dove partono i treni per Echallens e Bercher, è una vera locanda di quartiere; il Café Romand (29) sulla Place Saint-François è invece un locale attualmente molto di moda

24-29 The 300-odd inns and taverns serving alcoholic drinks are all known as "cafés". Many of them have a great tradition, such as the Pinte Besson (25) in the Saint-Laurent quarter, one of the oldest parts of the town. The café of the small railway station of Chauderon (26, 27), from which trains run to Echallens and Bercher, is a genuine meeting-place for the locals, while the Café Romand (29) in Place Saint-François is at present a very fashionable rendez-vous



29